

### XIII bis

## PETIT-JEAN

Il y avait une fois un bonhomme et une bonne femme qui étaient si gueux, si gueux que les autres gueux ne pouvaient ni les sentir ni les voir. La femme était déjà vieille lorsqu'il lui vint un fils ; mais personne ne voulait être le parrain d'un enfant dont les parents étaient si pauvres.

Un matin le bonhomme prit son bâton et alla se promener sur la grande route, espérant trouver pour son fils un parrain et une marraine. Il voyagea plusieurs heures sans rencontrer personne, et il se dépitait lorsqu'il vit se présenter devant lui une belle dame qui lui demanda ce qu'il cherchait.

— Hélas ! madame, répondit-il ; il m'est venu un petit garçon et je ne puis lui trouver ni parrain ni marraine.

— Je veux bien nommer votre enfant, dit la dame, et j'amènerai même un parrain avec moi ; mais-c'est à la condition qu'à l'âge de sept ans votre fils m'appartiendra.

Le bonhomme était bien marri et il pleura un peu ; mais il finit par accepter ce que voulait la dame.

Le lendemain elle vint à la cabane des pauvres gens ; c'était la bonne Vierge, et le parrain qu'elle amena était Jésus.

Après le baptême, ils souhaitèrent aux deux bonnes gens beaucoup de prospérité, et partirent après

avoir embrassé leur filleul, auquel ils avaient donné le nom de Jean.

Jean grandit vite ; il alla à l'école où il apprit en peu de temps à lire et à écrire ; il était si gentil et si doux que tout le monde l'aimait, et par amitié on l'appelait Petit-Jean. Son père et sa mère ne pouvaient s'empêcher de pleurer quelquefois en le regardant ; car plus il avançait en âge, plus s'approchait le temps où ils devaient remplir la promesse faite à sa marraine.

\*  
\*  
\*

Petit-Jean arriva à l'âge de sept ans : dès le matin la bonne Vierge arriva montée sur un âne ; elle fit monter son filleul derrière elle, et pour consoler les bonnes gens, elle leur promit que si Petit-Jean était sage, il reviendrait les voir.

Petit-Jean, après avoir passé plusieurs heures en croupe sur l'âne de sa marraine, commença à se fatiguer, et il lui demanda la permission de marcher un peu à pied pour se dégourdir les jambes. Sa marraine y consentit, et, comme il y avait des fleurs tout le long de la route, il s'amüsait à les cueillir. Tout d'un coup il vit voler en l'air un corbeau qui tenait dans son bec une couronne et qui la laissa tomber auprès de lui. Il courut bien vite la ramasser : mais, dès qu'il l'eut touchée, il entendit pousser un cri derrière lui : il se retourna ; mais sa marraine avait disparu, et il ne restait plus que l'âne qui lui dit :

— En ramassant cette couronne, tu as tué un roi ; désormais tu seras malheureux : tu ne verras plus ta marraine ; mais elle m'a laissé auprès de toi.

Petit-Jean cacha la couronne sous ses vêtements,

et il monta sur l'âne ; il voyagea longtemps, et parfois il souffrait de la faim et de la soif. Un jour qu'il arrivait dans une grande ville, il entendit bannir au son du tambour, et le crieur disait « que le cheval du roi était malade, et que celui qui parviendrait à le guérir, recevrait une belle récompense ».

Par le conseil de son âne, Petit-Jean alla au palais du roi, et il guérit son cheval. En récompense le roi le garda au Louvre où il vécut heureux pendant quelque temps ; mais un soir que le roi se promenait, il vit sortir une grande clarté de l'appartement où demeurait Petit-Jean ; il regarda par une fente de la porte, et vit que ce qui brillait ainsi c'était la couronne de son père Orolias, que Petit-Jean avait posée sur une table. Il entra chez le jeune garçon et lui dit :

— Malheureux ! c'est toi qui en ramassant cette couronne as tué mon père ; si tu ne m'amènes ici la plus belle princesse du monde, je te tuerai à mon tour.

Le roi sortit, et Petit-Jean bien tristement alla raconter à son âne ce que le roi lui avait dit :

— Il n'y a pas de quoi te désoler, répondit l'âne, demande au roi son plus beau navire et ses meilleurs matelots, et va à la recherche de cette belle princesse : le neuvième jour tu aborderas à son château, et, si tu es fin, tu la ramèneras avec toi.

Le lendemain Petit-Jean partit sur le plus beau navire du royaume que montaient les meilleurs matelots. Pendant huit jours il navigua sans apercevoir aucune terre ; mais le matin du neuvième il découvrit une île, et bientôt il put voir le château de la plus belle princesse du monde. Il mouilla tout près de la côte, puis s'étant fait débarquer à terre, il vit que chacune des quatre portes du château était gardée par un géant. Il s'approcha de l'un d'eux et lui dit :

— Seigneur géant, j'ai amené ici le plus beau navire qui jamais soit entré dans cette rade ; vous plairait-il de le visiter et de goûter les meilleurs vins que j'aie à bord ?

Le géant accepta, et quand ils furent à bord, Petit-Jean lui servit du vin de toutes les espèces ; mais avant d'avoir goûté à toutes, le géant était ivre et il ne savait plus ce qu'il faisait. Petit-Jean lui dit qu'il avait fait un long voyage tout exprès pour rendre visite à la princesse, parce qu'il avait entendu dire qu'elle était la plus belle du monde ; mais qu'il voyait bien qu'il allait être obligé de s'en retourner sans l'avoir vue, puisqu'elle était gardée par quatre géants qui ne laissaient personne approcher.

— Si vous tenez si fort à voir la princesse, répondit le géant ; je vous conduirai jusqu'à elle sans que mes frères s'en aperçoivent.

Il ouvrit une de ses poches ; Petit-Jean s'y fourra, et ils entrèrent dans le château. Le géant déposa Petit-Jean à terre ; ils montèrent plusieurs escaliers et arrivèrent enfin à la chambre où était la princesse. Jean la salua et lui dit :

— Madame, j'ai amené sur cette rade le plus beau navire qui ait jamais navigué sur les mers ; vous plairait-il de venir le visiter ?

La princesse se fit un peu prier ; mais enfin elle consentit à venir à bord. Petit-Jean lui fit visiter le navire, puis il l'emmena dans sa cabine et lui servit les meilleurs vins. Pendant ce temps les matelots avaient levé l'ancre, et le navire couvert de toile marchait rondement. Quand la princesse remonta sur le pont, la terre avait disparu. Elle devint furieuse contre Petit-Jean et lui reprocha de l'avoir trompée.

— Madame, lui dit-il, le roi mon maître veut vous

épouser, et il m'aurait coupé le cou si je n'avais pu vous amener avec moi.

La princesse en colère prit le trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture, et elle les lança à la mer en s'écriant :

— Jamais je ne me marierai avant d'avoir les clefs de mon château que je viens de jeter à la mer.

Au bout de neuf jours le navire arriva au palais du roi, et Petit-Jean lui présenta la princesse. Le roi allait lui accorder sa grâce ; mais la princesse déclara qu'elle ne se marierait point avant d'avoir eu les clefs de son château. Le roi ordonna à Petit-Jean de repartir et d'aller les lui chercher. Il alla encore demander conseil à son âne qui lui dit :

— Charge ton vaisseau de grains ; de temps en temps tu en jetteras aux poissons qui sont dans la mer, et tu auras peut-être la chance qu'un des poissons ait retrouvé les clefs.

Petit-Jean se remit en mer, et, sur sa route, il jetait de temps en temps des poignées de grains par dessus son bord. Le chargement avait bien diminué, lorsque Petit-Jean vit sortir de la mer un gros poisson qui lui dit :

— Je suis le roi des Poissons ; en jetant du grain sur ton passage tu nous as sauvés de la famine, moi et mes sujets de la mer ; comment pourrai-je bien faire pour te remercier de ce service ?

— C'est facile, répondit Petit-Jean ; je voudrais bien savoir si quelqu'un de tes poissons n'aurait pas trouvé un trousseau de clefs qui a été jeté par ici dans la mer.

Le roi des Poissons disparut aussitôt au fond de l'eau ; bientôt après, il remonta en disant qu'il avait interrogé ses sujets, mais qu'aucun d'eux n'avait eu connaissance des clefs. Mais, ajouta-t-il, il manquait

à l'appel un vieux marsouin ; peut-être aura-t-il été plus heureux que les autres.

Un quart d'heure après, le vieux marsouin arriva en grondant et il remit au roi des Poissons un paquet de clefs en disant qu'il avait faim, et que pour trouver ces petits morceaux de fer, il avait manqué de se crever.

Le roi des Poissons remonta sur l'eau ; il apporta à Petit-Jean le trousseau de clefs de la plus belle princesse du monde, et il le pria de donner au marsouin ce qui lui restait de grain. Petit-Jean fit balayer la cale et on y trouva encore assez de blé pour rassasier le vieux poisson. Il partit ensuite pour retourner au palais du roi. Celui-ci allait cette fois lui accorder sa grâce ; mais la plus belle princesse du monde déclara qu'elle ne se marierait que lorsque son château serait arrivé auprès du Louvre.

Petit-Jean, cette fois, se crut perdu ; il alla en pleurant consulter son âne, qui lui dit de charger son navire de vins et de liqueurs et de retourner au château de la plus belle princesse du monde. Quand les géants le virent arriver, ils voulurent le manger ; mais il leur dit que la princesse leur envoyait du vin, et qu'elle désirait que son château fût transporté auprès du Louvre. Les géants se calmèrent, et ils goûtèrent le vin ; puis ils prirent le château chacun par un coin et le portèrent sur le navire.

Neuf jours après, Petit-Jean arriva devant le palais du roi et les géants déposèrent le château à terre en le prenant par les quatre coins. Il croyait que ses misères étaient finies ; mais la plus belle princesse du monde dit au roi qu'elle ne consentirait jamais à l'épouser s'il ne faisait brûler Petit-Jean sur un amas de fagots. Aussitôt on dressa un bûcher, Petit-Jean s'assit sur une chaise qu'on avait placée au milieu

des fagots, et l'on mit le feu dedans. Quand tout fut brûlé, on vit Petit-Jean sortir des cendres beau comme le jour et sans avoir éprouvé aucun mal.

Le roi, qui était laid comme une chenille, voulut devenir beau pour plaire à la princesse ; il fit dresser dans la cour du palais un autre amas de fagots, et, après s'être placé au milieu, il ordonna d'y mettre le feu. Mais, quand tout fut consumé, on vit que le roi avait été brûlé aussi bien que les fagots.

Huit jours après la plus belle princesse du monde, qui était devenue amoureuse de Petit-Jean, se maria avec lui.

Conté en 1881, par Élie Ménard, de Plévenon, qui a appris ce conte à bord lorsqu'il naviguait.